

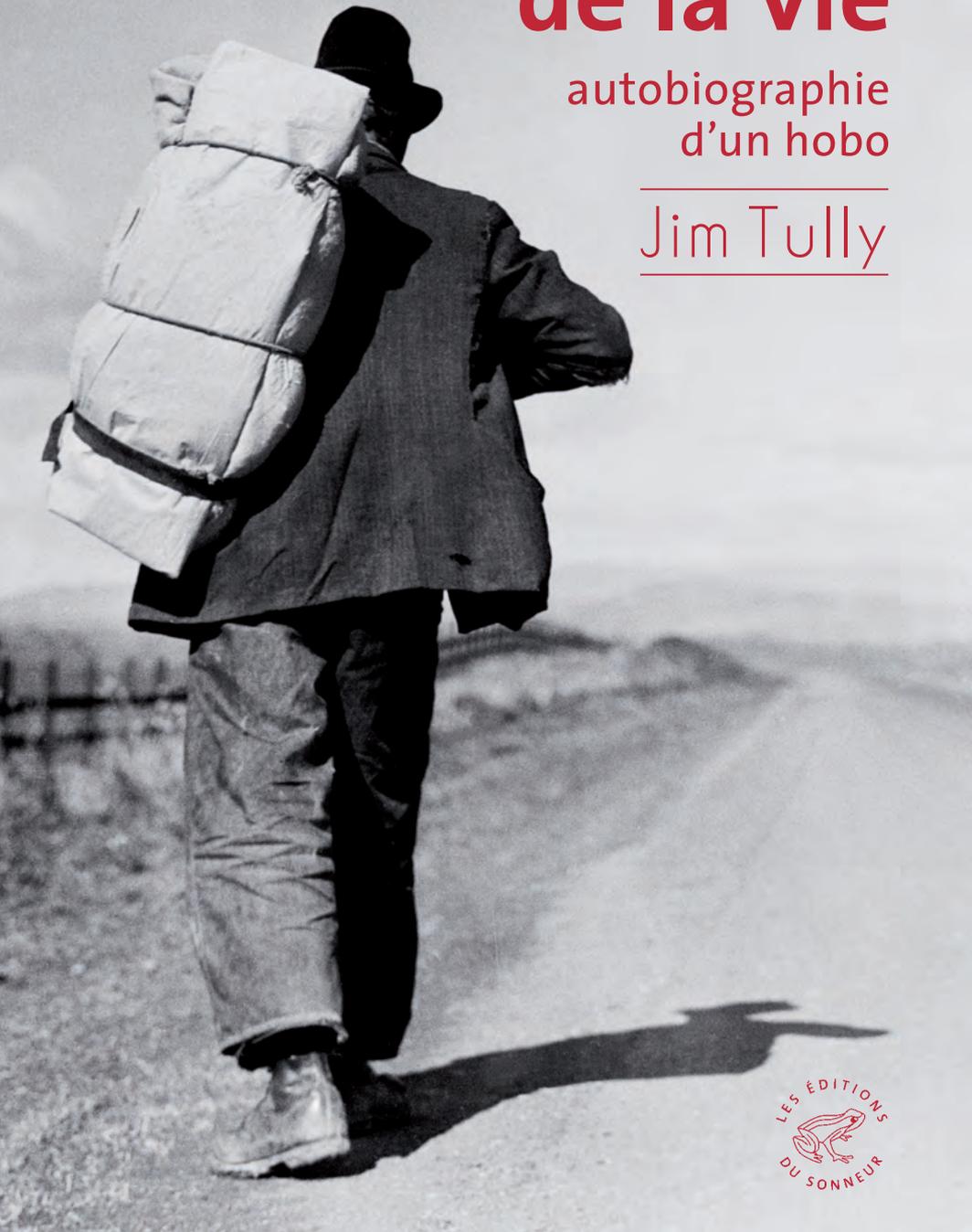
# vagabonds de la vie

autobiographie  
d'un hobo

---

Jim Tully

---



LES ÉDITIONS  
DU SONNEUR









# vagabonds de la vie

autobiographie d'un hobo

Titre d'origine : *Beggars of Life, Autobiography of a Hobo*

© Les Éditions du Sonneur, 2016

ISBN : 978-2-37385-028-4

Dépôt légal : mai 2016

Conception graphique : Sandrine Duveillier

Photo de couverture : © *Migrant Worker on California Highway*, Dorothea Lange,  
Farm Security Administration-Office of War Information Photograph Collection /  
Library of Congress, LC-USF347- 003801-ZE.

Les Éditions du Sonneur  
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris  
[www.editionsdusonneur.com](http://www.editionsdusonneur.com)

# vagabonds de la vie

autobiographie d'un hobo

---

Jim Tully

---

traduction de l'anglais (États-Unis)  
et préface de Thierry Beauchamp





## PRÉFACE

VAGABONDS DE LA VIE *compte parmi les classiques de la littérature consacrée aux hobos, ces saisonniers américains qui voyageaient clandestinement sur les trains de marchandises. La Route est bien sûr le plus connu : le récit autobiographique de Jack London, sous-titré Les Vagabonds du rail en français, constitue un document de première main sur les conséquences de la crise économique de 1893. Viennent ensuite Le Hobo : sociologie du sans-abri, paru en 1923 sous la plume du sociologue américain Nels Anderson qui avait lui-même « brûlé le dur » avant de devenir l'un des pionniers de l'École de Chicago, et Carnet d'un hobo, le bouleversant témoignage du Gallois William H. Davies publié en 1908 grâce à l'intervention de George Bernard Shaw.*

*Vagabonds de la vie* sortit en 1924. S'il s'inscrit dans la tradition de la littérature vagabonde – on y retrouve les mêmes considérations quotidiennes sur les bivouacs dans les « jungles », les mille ruses du mendiant pour se faire offrir à boire et à manger, les wagons de marchandises, les conditions clima-

*tiques, les forces de police –, il se singularise par son approche sans compromission. Jim Tully se frotta pendant plus de six ans aux trimardeurs les plus divers – et parfois aussi les plus infréquentables ; il est parvenu à donner à sa langue la verdeur et la rudesse nécessaires pour restituer leurs paroles et leurs histoires.*

*Précisons tout de même qu'il était le rejeton d'une lignée de « prétendus paysans qui ressemblaient davantage à des brigands irlandais pleins de verve et de grandiloquence » pour reprendre ses propres mots. Jim Tully naquit le 3 juin 1886 à Saint-Marys dans l'Ohio et le moins qu'on puisse dire est que son enfance ne fut pas des plus heureuses. Son père gagnait modestement sa vie en creusant des fossés. Sa mère, catholique dévote, faisait des enfants. En 1892, elle mourut en couches et le petit Jim fut placé dans un orphelinat de Cincinnati. Il y passa six années sinistres marquées par la discipline de fer des religieuses.*

*En 1898, son père le confia à un fermier à moitié fou qui le logea et le nourrit en échange de son travail. Au bout d'un an et demi, las des corvées et de la solitude, Jim se réfugia chez un guérisseur du voisinage, le « plus grand homme qu'il eût connu ». Grâce à lui, il décrocha un emploi de meneur d'attelage qui lui permit de se payer le trajet pour regagner Saint-Marys, où il s'installa chez sa sœur Maggy.*

*C'est à cette époque qu'il apprit le métier de chaînier dans l'usine locale et se mit à traîner dans le quartier rouge et le dépôt ferroviaire de la ville. Fasciné par les anecdotes des*

*hobos qu'il y rencontrait et ne voulant plus être une charge pour sa sœur, Jim entama sa vie de « gamin du rail » en 1901.*

*Pendant six ans, il arpenta le pays d'est en ouest et du nord au sud. Il voyagea sur les essieux, les toits, les pare-chocs et dans les fourgons vides des trains postaux et des convois de marchandises, assimila les us et coutumes des hobos, s'acclimata à leurs « jungles » en bordure des rails, vécut de petits boulots et de mendicité, et dévora les livres de Jack London, Fédor Dostoïevski et Maxim Gorki dans les bibliothèques municipales. À plusieurs reprises, il vit passer la mort de près. Il fut témoin du lynchage d'un Noir dans le Sud, participa à un bourrage d'urnes à Chicago, assista une danseuse obèse dans un cirque, joua au chat et à la souris avec les détectives du chemin de fer, échappa de peu à un viol et fit un court séjour en prison pour... vagabondage.*

*En 1907, il posa son baluchon à Kent, dans l'Ohio, et rede-  
vint chaînier. Il commença alors à écrire et réussit même à se  
faire engager comme reporter dans une feuille locale, mais  
l'expérience ne dura guère. En 1908, il décida de se lancer  
dans une carrière de boxeur professionnel, histoire de renta-  
biliser l'enseignement pratique reçu sur la route. Entre deux  
combats, Jim travaillait aussi comme arboriculteur. En 1911,  
quelques-uns de ses poèmes furent publiés dans le Cleveland  
Plain Dealer, le Chicago Daily News, le Youngstown Vindi-  
cator et le Kent Courier. En 1912, il déménagea en Califor-  
nie avec sa femme et son fils. La même année, il raccrocha les  
gants après avoir subi un violent KO à San Francisco.*

*Il lui fallut attendre 1922 pour voir son premier livre édité, Emmett Lawler. Le succès ne fut pas au rendez-vous, mais la critique accueillit plutôt favorablement ce roman autobiographique, en particulier un certain Upton Sinclair. Ce galop d'essai lui ouvrit les portes des studios d'Hollywood: la Samuel Goldwyn Producing Corporation le recruta comme lecteur de scénarios. Remercié quelques mois plus tard, il en profita pour reprendre la route. À Chicago, il croisa Sherwood Anderson, Ben Hecht et Carl Sandburg, et convertit leurs bavardages en « interviews » qui parurent dans le Los Angeles Times. Sa carrière de journaliste démarrait enfin. Il allait désormais écrire des articles sur les stars du cinéma, de la littérature et du sport. À la même époque, il travailla à son deuxième opus, Vagabonds de la vie.*

*En février 1924, grâce à l'intervention du réalisateur Paul Bern, Charlie Chaplin l'engagea comme chargé de relations publiques et conseiller spécial pendant la production et le tournage de La Ruée vers l'or. En août, Vagabonds de la vie sortit chez Albert & Charles Boni: le livre se vendit bien et fut défendu par H. L. Mencken, le plus célèbre critique américain de l'époque: « Le meilleur livre de ce genre qui me soit tombé entre les mains. Trente et un chapitres étranges, et pas un de mauvais. » Nels Anderson y alla aussi de son compliment: « En plus d'être une description fidèle de la route, Vagabonds de la vie expose excellemment l'argot, les mœurs, l'éthique et par-dessus tout la philosophie du milieu. De ce point de vue, il n'a pas été dépassé. »*

*L'ouvrage fut adapté au théâtre en 1925 par Maxwell Anderson sous le titre *Outside Looking In* (avec James Cagney dans le rôle principal) et au cinéma en 1928 par William Wellmann (avec Louise Brooks parmi les personnages principaux). Désormais Jim Tully se partageait entre la littérature et ses activités journalistiques pour *American Mercury*, *Esquire*, *Liberty*, *Photoplay*, *Vanity Fair* et de nombreux autres magazines.*

*Entre 1924 et 1930, les succès s'enchaînèrent : *Jarnegan* (1926), *Circus Parade* (1927), *Shanty Irish* (1928), *Shadows of Men* (1930). Ces récits en grande partie autobiographiques évoquent des univers très différents : ceux d'Hollywood, du cirque, de l'orphelinat et de la prison. Son dernier livre fut un recueil de portraits d'acteurs et d'écrivains, *A Dozen and One* (1943). Mais son étoile pâlisait depuis déjà un moment. Jim Tully était passé de mode : le roman noir avait banalisé ce qu'il y avait de moderne dans sa langue, et les histoires de vagabonds et de miséreux ne suscitaient plus le même intérêt qu'à l'époque de la Grande Dépression. Épuisé par plusieurs attaques, il s'éteignit le 22 juin 1947 au *Cedars of Lebanon Hospital* de Los Angeles. Il n'avait pas encore soixante et un ans.*

*Il laissa derrière lui quatorze livres et des centaines d'articles disséminés dans la presse américaine, sans parler des nombreux manuscrits, comme ces ébauches de biographies de Charlie Chaplin ou W. C. Fields, qui dorment dans des cartons à la bibliothèque de l'université de Los Angeles. Une question se pose : comment expliquer qu'un auteur populaire et apprécié par deux des plus influents critiques américains, Henry*

*Louis Mencken et George Jean Nathan, ait pu sombrer aussi vite dans l'oubli ?*

*Certes, ses portraits au vitriol de célébrités lui avaient valu quelques inimitiés, ses avocats étaient des hommes d'une autre génération et sa voix semblait avoir perdu de son originalité au fil du temps ; mais ce fut surtout la parution de Ladies in the Parlour en 1935, son roman consacré aux prostituées, qui nuisit à sa réputation. Massacré par la critique, non pour son manque de valeur littéraire mais pour son sujet, l'ouvrage fut censuré aux États-Unis et même interdit au Canada. Jim Tully avait-il franchi la ligne rouge en parlant ouvertement de sexe et de maisons de passe ? Gageons-le car jamais on ne lui avait reproché d'aborder ouvertement la violence et les turpitudes des marginaux dans ses autres œuvres.*

*Une chose est sûre : Vagabonds de la vie permit à Jim Tully de s'imposer comme l'un des précurseurs de la littérature hard-boiled, ce type de narration à la première personne basée sur une prose rapide et syncopée, des mots crus et un penchant pour la langue vernaculaire. Avec ce récit, il s'inscrivit dans la tradition de la littérature vagabonde américaine à la suite d'auteurs qu'ils vénéraient comme Mark Twain et Jack London. Il y brille par une franchise à toute épreuve qui n'a rien perdu de son actualité en ces temps de crise.*

THIERRY BEAUCHAMP

vagabonds  
de la vie



*À Rupert Hughes,  
Un ami.  
Et à Charlie Chaplin,  
Un formidable vagabond.*



## VOYAGE

*La voie ferrée est à des lieues d'ici,  
Et le jour résonne du bruit des conversations,  
Pourtant pas un train ne passe aujourd'hui,  
Mais j'entends ses sifflements stridents.  
Pas un train ne passe de la nuit,  
Bien que la nuit soit faite pour dormir et rêver,  
Je vois ses cendres rougeoyer dans le ciel,  
Et j'entends sa chaudière cracher sa vapeur.  
Chaque nouvel ami me réchauffe le cœur,  
Les meilleurs, je ne les ai pas encore rencontrés,  
Mais il n'est pas un train que je laisserais filer,  
Quelle que soit sa destination.*

EDNA ST. VINCENT MILLAY



## CHAPITRE 1 SAINT-MARYS

PAR-DELÀ LE GOUFFRE DES ANNÉES, même les contours de la vie la plus trépidante paraissent flous. Mais les impressions laissées par une jeunesse errante ont plus de chances de durer si le vagabond s'attarde sur le chemin du retour. J'ai souvent rêvé que Cervantès ait écrit le récit de ses pérégrinations sur les routes ensoleillées d'Espagne, que Goldsmith<sup>1</sup> ait évoqué dans un anglais incomparable l'époque où il jouait de la flûte pour un morceau de pain ou que Homère, aveugle et fatigué, ait livré quelques pages sur ses déambulations à travers la Grèce – le vieil aède aurait même pu immortaliser un esclave lui donnant à manger.

J'ai fait trois faux départs avant de devenir un semblant de hobo amateur. Car il faut savoir que les vagabonds considèrent leur profession avec le plus grand sérieux. Il y a beaucoup à apprendre sur la route et plus encore à endurer.

1. Oliver Goldsmith (1728-1774), écrivain irlandais qui subsista à une période de sa vie grâce à ses talents de flûtiste (*toutes les notes sont du traducteur*).

À mes moments perdus, j'aimais traîner près du dépôt ferroviaire de la bourgade de l'Ohio qui allait voir naître ma carrière de trimardeur. J'y rencontrais des hobos qui me racontaient nonchalamment d'étranges histoires sur des contrées lointaines. Un jeune clochard avait fait toute la route depuis la Californie. Il avait passé deux mois en prison dans l'Ouest pour vagabondage. Il s'enorgueillissait de ses exploits et les narrait avec panache. Il me rendait honteux de mon existence ordinaire dans une ville banale.

Un jour, on s'assit près d'un haut pont de chemin de fer enjambant la Saint-Marys. Le garçon jetait des pierres dans la rivière qui coulait paresseusement sous nos pieds. Je l'observai avec attention. Il était brutal en paroles et en actions, comme un jeune de son âge peut le devenir après avoir brûlé le dur depuis la Californie. Il avait perdu un œil en traversant l'Arkansas, et portait sur son orbite vide et rouge un cache noué avec un lacet derrière sa tête. C'était un type musclé et bronzé. Les doigts de sa main droite étaient jaunis par les nombreuses cigarettes qu'il fumait. Il avait des manières désinvoltes et parlait des lieux qu'il avait visités avec plus d'insouciance que de vénération.

Il lança une pierre plate au ras de la rivière. Elle ricocha comme un poisson volant et s'enfonça en faisant des ronds dans l'eau.

- C'est quel genre, ce bled, gamin? demanda-t-il.
- C'est Saint-Marys, M'sieur, répondis-je humblement.
- Pas de « M'sieur » avec moi, appelle-moi Billy, lâcha-t-il.

Il dirigea son regard vers la ville et ricana d'un air méprisant.

– Bon Dieu, grommela-t-il, j'aimerais pas qu'on retrouve mon cadavre dans un trou pareil. C'est pas une ville, c'est une maladie. On a qu'une vie, autant en profiter pour rouler sa bosse.

– T'aimes bien voyager, Bill? demandai-je.

Le garçon tourna légèrement la tête vers moi pour pouvoir me regarder de face avec le seul œil qui lui restait.

– Tu parles que j'aime ça. J'échangerais cette vie contre rien au monde. On gagne rien à bosser. Y a que les idiots qui triment. La sirène se met à hurler chaque matin et les voilà qui rapploient en se bousculant comme des bœufs. Non, très peu pour moi!

– J'aimerais bien quitter ce patelin, lui avouai-je, et j'y arriverai. J'en suis presque à devoir payer l'usine pour pouvoir y bosser.

Je lui expliquai quels étaient mon boulot et mon salaire et, quand j'eus fini, il me sourit d'un air dédaigneux:

– Lâche tout ça, même, lâche tout ça, dit-il. Bon sang, tu pourrais difficilement tomber plus bas. Ton seul but ici, c'est te nourrir. Tu peux trouver ça n'importe où. Un chat de gouttière en fait autant. D'ailleurs (la voix du garçon monta brusquement dans les aigus), on apprend quelque chose sur la route. Et qu'est-ce que t'apprends ici? Je parie que le maire de ce bled voit pas plus loin que le bout de son nez.

Je méditai sur sa terrible philosophie pendant qu'il relevait son cache noir pour gratter la paupière rouge de son orbite.

Il y eut un long silence. Je résolus alors de quitter la ville dans les plus brefs délais. Mais ce ne fut pas sans hésitation, car tous les miséreux de Saint-Marys étaient mes amis.

Un vieux soiffard y avait jeté l'ancre. D'où venait-il, personne ne le savait. Il me parlait souvent de livres. Quand il était ivre, ce qui arrivait presque tous les jours, il se vantait de son passé, un chemin tortueux, méandreux, plein de tourbières où il s'était enlisé. Il s'appelait Jack Raley.

Les habitants du coin se moquaient du vieux Raley mais ils lui payaient volontiers un verre. Il avait beau être un pivrot sans le sou, un pique-assiette, un videur de crachoirs, un balayeur de planchers de bistrot, il m'apparaissait comme l'homme le plus riche de la ville car il avait toujours dans sa poche un livre écorné de Voltaire – dont il me parlait souvent. Raley avait été imprimeur itinérant pendant des années, jusqu'à ce qu'il arrive au bout de la route à Saint-Marys.

Comme le jeune borgne restait silencieux, je songeai au vieillard qui portait une fine lanière de valise en guise de ceinture autour de son pantalon en velours côtelé déchiré. Il n'avait plus que deux dents devant. Il aurait facilement pu s'en passer, vu qu'il mangeait rarement. C'était un ivrogne magnifique, pour ainsi dire le plus grand qu'il m'avait été donné de connaître. Il avait le blanc de l'œil jaunâtre et sillonné de nombreux vaisseaux sanguins qui faisaient penser à de petites rivières rouges serpentant à travers un champ doré.

– Je vais foutre le camp, aucun doute là-dessus, finis-je par dire. Mais y a des gens que j’aurai du mal à quitter.

Bill réagit brusquement à ces mots.

– Oui, et ben tu peux pas les prendre avec toi. Oublie tout ça. Ça te mènera nulle part.

– Oui, je suppose que t’as raison, murmurai-je.

Bill sembla sidéré, comme choqué par l’idée qu’un jeune qui n’était jamais sorti de sa petite ville puisse douter de ses paroles.

– Tu supposes que j’ai raison! reprit-il avec un ton de défi. Tu parles que j’ai raison! Hein! Je sais deux ou trois trucs, moi! Je suis pas né de la dernière pluie!

Je l’apaisai en l’interrogeant sur la vie de vagabond. L’ego du jeune se montra à la hauteur de la situation. Il me raconta un tas de choses, dont mes expériences ultérieures me confirmèrent l’exactitude.

– Même, si jamais tu pars sur les routes, laisse aucune vieille cloche te prendre pour un gogo. Tu vois, ces oiseaux-là sont trop paresseux pour se gratter eux-mêmes quand ils sont dans la dèche. Alors ils se trouvent des jeunots à qui ils apprennent à mendier à leur place. Ils savent qu’on donnera plus vite à bouffer à des gamins et c’est pour ça qu’ils les envoient se taper tout le boulot. Beaucoup de gens ont pitié des jeunes qui frappent à leur porte. Les vieux vagabonds appellent ces gamins leurs « vauriens ». Y a un tas de souteneurs sur la route. Je pourrais te déballer tant de choses, dit le jeune borgne.

Le sifflement d'une locomotive retentit à l'ouest, suivi du grondement des wagons qui faisaient vibrer les rails du pont de chemin de fer.

Je regardai la grosse locomotive fumante approcher, succédée par ses voitures rouges. Un garde-frein était posté sur le toit du wagon de tête. Il avait une canne à la main et scrutait le paysage. Je l'enviai.

Mon compagnon ajusta son cache en cuir sur son œil et, rejetant les épaules en arrière, se mit à courir après le train. Il cria : « Salut, môme ! Sois sage ! » avant d'y embarquer d'un bond plein d'assurance. Puis il agita sa main aux doigts jaunis par le tabac pour me dire adieu tandis que le convoi s'éloignait sur le pont vers Lima.



Publié en 1924 aux États-Unis, *Vagabonds de la vie* compte parmi les classiques de la littérature consacrée aux hobos, ces saisonniers américains qui voyageaient clandestinement sur les trains de marchandises.

Jim Tully se frotta pendant plus de six ans aux trimardeurs les plus divers – et parfois les plus infréquentables. Il voyagea dans des trains postaux et des convois de marchandises, bivouaqua dans les « jungles » des vagabonds, assimila les us et coutumes des hobos, vécut de petits boulots et de mendicité, eut affaire aux forces de police, et vit souvent passer la mort de près.

*Vagabonds de la vie* rend compte avec précision des mœurs, de l'éthique, de l'argot et, par-dessus tout, de la philosophie de ces hommes de la route. Avec ce récit, Tully s'inscrit dans les pas de Mark Twain et Jack London, représentants de la tradition littéraire vagabonde américaine.

*Garçon de ferme, chaînier, « gamin du rail », boxeur, conseiller à Hollywood – notamment pour Charlie Chaplin pendant le tournage de La Ruée vers l'or –, Jim Tully (1886-1947) se tourna vers l'écriture dans les années 1920 et se partagea dès lors entre la littérature et ses activités journalistiques pour de nombreux magazines tels Esquire, Liberty, Photoplay, Vanity Fair, etc.*



ISBN : 978-2-37385-028-4 18 euros

